

L'ATTRAPEUR DE RATS

Alexandre Grine

L'ATTRAPPEUR DE RATS

*Traduction du russe
et introduction de Paul Castaing*

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC



*La bibliothèque de Dimitri se veut un hommage
au travail éditorial de Vladimir Dimitrijević (1934-2011),
fondateur des Éditions L'Âge d'Homme.*

Logo de la collection: *Le Passeur*,
dessin réalisé par Vladimir Dimitrijević en 1974

Titre original
Krysolov

© 1972 Éditions L'Âge d'Homme,
puis 2019 Éditions Noir sur Blanc pour la traduction française

ISBN: 978-2-88250-575-0

INTRODUCTION

En 1924, à l'époque où fut publié pour la première fois *L'Attrapeur de rats*, Alexandre Grine était considéré comme un auteur de romans d'aventures résolument en marge de la littérature russe traditionnelle. De fait, ses héros avaient depuis longtemps abandonné les grisailles du Nord pour une péninsule imaginaire aux paysages violents et contrastés, aux ports balayés par les vents alizés, aux rivages baignés par une mer phosphorescente. Apatrides et sans passé, mais promis à une destinée exceptionnelle, ils recherchaient passionnément cette Aventure purificatrice, épanouissante, que leur aurait refusée un artiste scrupuleusement soumis aux mesquines servitudes du réalisme.

De Grine lui-même, on savait peu de chose : cet ancien révolutionnaire anarchisant qui avait connu les geôles tsaristes et la déportation était secret, hautain. Certains le jugeaient franchement neurasthénique. *L'Attrapeur de rats*, où l'on sent en filigrane une confiance douloureuse, et qui nous présente la vision la plus fidèle et, en même temps, la plus hallucinée d'une époque, hélas, trop mémorable, est, à plusieurs titres, un phénomène insolite dans l'œuvre de Grine.

Fallait-il que ce rêveur impénitent fût, dans les années 1920, harcelé, obsédé par la réalité quotidienne, pour qu'elle surgisse ainsi à nouveau dans son œuvre ! Toute la première partie de la nouvelle est une peinture magistrale d'un Petrograd famélique, épuisé par de longues années de restrictions, crucifié par la guerre civile. Toute une époque ressuscite en quelques notations incisives, en quelques portraits tragiquement évocateurs : la vieille dame qui vend

ses bonnets jaunis sur le marché de la place au Foin, le moujik qui braconne le poisson de la Moïka ou l'ex-épiciier devenu soudain responsable officiel du logement dans les bouleversements révolutionnaires.

Et, dans cette capitale exsangue, erre un personnage qui rappelle étrangement l'auteur. Comme lui, il est sombre et sauvage; comme lui, il relève du typhus; comme lui, il se heurte à de terribles problèmes matériels. Mais il n'y a aucune complaisance dans ses aveux. Ils sont pudiques, entrecoupés et pathétiques comme ceux d'un homme peu enclin aux confidences. Bien plus, en campant son décor de misère, Grine met une espèce de rage à accumuler les détails comme s'il y était contraint par le besoin de se libérer de ces sordides images, au détriment de son monde imaginaire, si éloigné des « grossières élucubrations » de la littérature dite « réaliste »...

Mais le rêve reprend ses droits. Et ce n'est pas celui d'une évasion radieuse. Dans le labyrinthe oppressant qui sert d'asile fortuit à notre vagabond, naissent des fantasmies de cauchemar engendrés par un cerveau enfiévré. Des rats maléfiques complotent la mort d'un vieillard. La ville elle-même s'enveloppe soudain d'un sortilège. Des apparitions menaçantes surgissent dans les brumes incertaines du petit jour : un garçonnet aux mains griffues, une jeune fille au visage grimaçant qui n'est autre que le double malfaisant de la douce héroïne.

L'épilogue, tout en allusions, en clins d'œil au lecteur, en phrases inachevées : « Il sait... » « J'avais compris... » « Je dois conquérir la confiance... », laisse perplexe sur le sens profond du récit. Que signifie ce délire visionnaire ? Quel symbolisme se cache donc sous cette diablerie ?

Le poète Blok, en 1920, voyait avec épouvante le torrent révolutionnaire emporter dans ses tourbillons les derniers bastions de la civilisation. Grine, à son tour, ne projette-t-il pas dans son œuvre l'angoisse qui l'étreint devant le raz-de-marée ? Toutes les passions mauvaises : la débauche, l'amour du lucre, le crime, soudain libérées dans la tourmente, montent à l'assaut des cités et menacent, comme les rats de la légende germanique, d'étouffer l'humanité. Mais le vieillard « aux yeux transparents » saura-t-il, comme le magicien de

Hamelin, détourner le fléau? Pourra-t-il seulement échapper lui-même aux coups du « Libérateur », à l'arrêt de mort prononcé contre lui par l'assemblée des rats?...

Dans ce récit complexe et d'une extrême richesse, Grine traduit en poète sa vision de l'actualité.

I

*Au cœur des eaux est sis Chillon
Là, dans un souterrain, sept piliers
Vêtus de la sombre mousse des années¹...*

Au printemps 1920, précisément en mars, précisément le 22 du mois (sacrifions ainsi à l'exactitude pour payer notre droit d'admission dans le sanctuaire des documentalistes patentés, faute de quoi le lecteur, si tatillon de nos jours, ira sûrement enquêter dans les salles de rédaction), je me rendis au marché. Je me rendis au marché le 22 mars, et, je le répète, de l'année 1920. C'était le le marché de la place au Foin. Mais je ne puis indiquer dans quel coin je stationnais, de même que j'ai oublié ce que l'on racontait ce jour-là dans les journaux. Je ne stationnais pas dans un coin, puisque je faisais les cent pas sur la chaussée, le long des ruines du marché couvert. Je vendais quelques livres, le dernier bien qui me restât.

Le froid et la neige fondante qui tournoyait au-dessus de la foule, formant au loin des nuages de blanches étincelles, donnaient au tableau un aspect détestable. L'épuisement et les morsures du froid irradiaient chaque visage. La chance ne me souriait pas. Je traînais depuis plus de deux heures, et trois personnes seulement m'avaient demandé mon prix pour les bouquins, et encore avaient-elles trouvé qu'il était exorbitant d'exiger en échange cinq livres de

1. Les trois vers de l'épigraphe sont extraits de la traduction par V. A. Joukovski du *Prisonnier de Chillon*, poème de Byron. La citation est, du reste, légèrement inexacte : au lieu de « sombre mousse », Joukovski a écrit : « mousse humide ».

pain. Cependant la nuit commençait à tomber – circonstance au plus haut point défavorable à la vente des livres. Je montai sur le trottoir et m'adossai au mur.

À ma droite se tenait une vieille femme en burnous, coiffée d'un antique chapeau noir orné de perles de verroterie. Branlant du chef d'un mouvement mécanique, elle tendait aux passants de ses doigts noueux une paire de bonnets d'enfant, des rubans et un petit paquet de cols jaunis. À ma gauche, une jeune fille, de sa main restée libre, serrait sous son menton un douillet fichu gris. D'une allure assez dégagée, elle proposait la même marchandise que moi, des livres. Ses petits escarpins, tout à fait présentables, sa jupe tombant tranquillement sur ses pieds (si différente en cela de ces frivoles cotillons coupés au genou, dont s'affublaient à l'époque jusqu'aux vieilles dames), sa jaquette en drap, ses mitaines confortables à l'ancienne mode, laissant apparaître par les trous le potelé de ses doigts nus; sa manière de lever les yeux sur les passants sans sourire ni imploration et d'abaisser parfois d'un air pensif ses longs cils vers les livres; sa façon de les tenir, ces livres, et de gémir avec un soupir contenu lorsqu'un passant, après un coup d'œil sur ses mains puis sur son visage, s'éloignait d'un air interloqué, en fourrant des graines de tournesol dans sa bouche – tout cela me séduisit à l'extrême et j'eus comme l'impression que le marché s'était même quelque peu réchauffé.

Nous portons de l'intérêt à ceux qui répondent à notre conception de l'homme dans une circonstance donnée; c'est pourquoi je demandai à la jeune fille comment marchait son petit commerce. Elle toussota puis tourna la tête de mon côté et posa sur moi le regard attentif de ses yeux gris-bleu.

– Comme le vôtre, répondit-elle.

Nous échangeâmes quelques remarques sur le commerce en général. Au début elle n'en disait pas plus qu'il ne fallait pour être comprise. Mais un individu à lunettes bleues, portant une culotte de cheval, lui acheta *Don Quichotte*. Alors elle s'anima quelque peu.

– Personne ne sait que je viens ici vendre des livres, me dit-elle, étalant à mes yeux d'un air confiant une fausse coupure que le citoyen circonspect avait glissée parmi les autres (elle agitait distraitemment ce

billet) – disons que je ne les vole pas ; je les prends sur des étagères lorsque mon père dort. Ma mère a été longtemps malade avant de mourir, nous avons alors tout vendu, presque tout. Nous n'avions ni pain, ni bois, ni pétrole. Vous comprenez ? Malgré tout, mon père serait fâché s'il venait à apprendre que je fréquente ces lieux. Je les fréquente pourtant ; j'y porte des choses, discrètement. On a mal au cœur pour les livres, mais que faire ? Grâce à Dieu, nous n'en manquons pas. Vous en avez beaucoup, vous aussi ?

– N-non, dis-je en claquant des dents (déjà, j'avais attrapé froid et ma voix était un peu éraillée). Je ne pense pas en avoir beaucoup. En tout cas, c'est tout ce que je possède.

Elle me dévisagea avec une attention naïve (c'est ainsi que, blottis dans une isba, les petits paysans regardent un fonctionnaire de passage boire du thé) et, le bras tendu, elle effleura du bout de son doigt nu le col de ma chemise. Comme celui de mon paletot d'été, il était dépourvu de boutons, je les avais perdus, et ne les avais point remplacés car depuis longtemps déjà je ne me souciais plus de moi-même, ayant fait une croix sur le passé comme sur l'avenir.

– Vous allez prendre froid, dit-elle en serrant plus fort son fichu d'un geste machinal, et je compris que cette jeune fille était chérie de son père, qu'elle était gâtée et espiègle, mais pleine de bonté. Vous allez prendre froid en vous promenant comme ça, débraillé. Approchez un peu, citoyen.

Elle prit ses livres sous le bras et se dirigea vers l'embrasure d'une porte cochère. Là, le menton levé avec un sourire niais, je lui livrai l'accès de mon cou. La jeune fille était élancée, mais nettement plus petite que moi. Pour chercher ce dont elle avait besoin, elle prit cet air énigmatique, inexpressif qu'ont toutes les femmes quand elles réparent le désordre de leur toilette, posa ses livres sur une borne, puis, avec un petit effort qui fit remonter sa jaquette, elle se hissa sur la pointe des pieds, la respiration grave et concentrée. Alors elle ferma hermétiquement le col de ma chemise et celui de mon paletot et les fixa ensemble avec une épingle de sûreté.

– En voilà des chatteries, jeta en passant une grosse dondon.

– Voilà.

La jeune fille contempla son œuvre d'un œil critique et fit :

– Hum! C'est tout, vous pouvez aller vous promener.

J'éclatai de rire, tout étonné. J'avais rarement rencontré une telle simplicité. Nous ne croyons pas à la simplicité ou ne la voyons pas, et si nous la remarquons c'est, hélas, seulement lorsque nous sommes dans le malheur.

Je pris sa main, la serrai avec des remerciements et je lui demandai son nom.

– Il serait simple de vous le dire, répondit-elle en me regardant avec compassion, mais à quoi bon? Ça ne vaut pas la peine. Cependant prenez donc mon numéro de téléphone; peut-être vous demanderai-je de vendre des livres pour moi.

Je notai le numéro, observant avec un sourire les mouvements de son index (elle avait replié les autres doigts) qu'elle agitait en l'air en énonçant les chiffres d'un ton professoral. Ensuite, la foule fuyant devant une rafle de la police montée nous enveloppa et nous sépara. Je perdis mes bouquins, et quand je les eus ramassés, la jeune fille avait disparu. L'alerte s'avéra trop bénigne pour m'obliger à quitter définitivement le marché, et quelques minutes plus tard mes livres furent achetés par un petit vieux directement sorti d'une œuvre d'Andreïev¹, avec sa barbe de bouc et ses lunettes rondes. Il m'en avait donné une misère, mais même cette misère faisait mon bonheur.

Je compris seulement en arrivant chez moi que j'avais vendu aussi le livre où était inscrit le numéro de téléphone et que je l'avais irrémédiablement oublié.

1. Leonid Nikolaïevitch Andreïev (1871-1919), nouvelliste et dramaturge russe à l'inspiration tourmentée et morbide. Le pessimisme des premiers essais de Grine n'est pas sans rappeler celui qui imprègne toute l'œuvre d'Andreïev.

II

J'éprouvai d'abord au sujet de cet incident le léger embarras que provoque toute perte insignifiante. Une faim que rien n'était venu apaiser émoussait mes réactions. Pensivement, je faisais bouillir mes pommes de terre dans ma chambre dont la fenêtre pourrie suintait de tous côtés. J'avais un petit poêle en fer. Du bois?... À cette époque, nombreux étaient ceux qui visitaient les greniers. Je faisais comme eux, errant dans la pénombre des mansardes avec le sentiment de voler, écoutant le vent hurler dans les cheminées et contemplant par les vasistas brisés la tache blême du ciel qui semait sur les gravats ses flocons de neige. Je trouvais des copeaux, restés après le débitage des poutres, de vieux châssis de fenêtres, des corniches effondrées et je transportais nuitamment ce butin dans mon sous-sol, prêtant une oreille inquiète au bruit des loquets sur les places publiques : un visiteur attardé n'allait-il pas me surprendre ?

De l'autre côté de la cloison vivait une blanchisseuse. Des jours entiers j'écoutais besogner ses mains puissantes dans le cuvier : c'était comme la méthodique mastication d'un cheval. Souvent, au cœur de la nuit, dans la même pièce, la machine à coudre crépitait, telle une horloge en folie... La table nue, le châlit dégarni, un tabouret, une tasse sans soucoupe, une poêle à frire et une bouilloire dans laquelle je faisais cuire mes pommes de terre... Mais assez de ces évocations. Le génie du terre à terre se détourne souvent du miroir que lui présentent avec application des gens irréprochablement instruits et qui étalent leurs grossières élucubrations dans la nouvelle orthographe avec autant de succès que naguère dans l'ancienne.

La nuit venue, je me souvins du marché et j'évoquai vivement tous les événements en examinant mon épingle. Carmen n'avait pas fait grand-chose: une simple fleur jetée à un soldat indolent. Dans mon cas, ce n'était guère plus. Depuis longtemps, je méditais sur les rencontres, les premiers regards, les premiers mots échangés. Ils restent dans la mémoire, et leur trace est profonde si la juste mesure n'a pas été dépassée. Il y a la pureté immaculée des instants marquants, ceux que l'on peut traduire intégralement par des vers, sur une toile. Ce sont eux qui dans la vie se trouvent à l'origine de la création artistique. Cet événement authentique, forgé dans la simplicité sereine d'un ton naturellement juste, c'est lui que nous appelons à chaque instant de tout notre cœur, car il est empli d'une magique séduction, tant est grande dans sa brièveté la plénitude de la mélodie qui s'en dégage alors.

C'est pourquoi je ne cessais de revenir à cette épingle, ressassant dans ma mémoire les mots que nous avons échangés, la jeune fille et moi. Ensuite, fatigué, je m'étendis. Je repris conscience, me levai, mais aussitôt, perdant connaissance, je m'affaissai. C'était le typhus qui s'était déclaré, et au matin on m'évacua sur l'hôpital. J'eus cependant assez de mémoire et de présence d'esprit pour ranger mon épingle dans la boîte en fer-blanc qui me servait de tabatière. Ainsi je ne m'en séparerai plus jusqu'à la fin.

III

Avec quarante et un degrés de fièvre, dans mon délire, je croyais voir des visiteurs, des gens dont j'avais perdu la trace depuis déjà plusieurs années. J'avais avec eux de longues conversations et je priais chacun d'eux de m'apporter du lait aigre. Mais, comme s'ils s'étaient donné le mot, ils m'affirmaient tous que le docteur l'avait interdit. Cependant j'attendais secrètement que parmi leurs visages, flottant comme dans les vapeurs d'une étuve, apparût celui d'une nouvelle infirmière qui devait être, ni plus ni moins, la jeune fille à l'épingle de sûreté. Parfois elle passait derrière le mur au milieu de grandes fleurs, le front ceint d'une couronne verte sur un fond de ciel d'or. Si gentiment, si gaiement étincelait son regard ! Et même lorsqu'elle ne se montrait pas, la salle toute palpitante de lumière voilée était emplie de sa présence invisible, et de temps à autre, je palpais l'épingle dans sa boîte.

Un matin, moururent cinq malades qui furent emportés sur des brancards par des infirmiers aux joues roses, et mon thermomètre indiqua trente-six degrés et quelques dixièmes. J'entrai alors dans la période d'une convalescence lucide mais sans force. On me fit quitter l'hôpital dès que je fus en état de marcher (non sans grandes douleurs dans les jambes), trois mois environ après le début de ma maladie. Je sortis, mais j'étais sans toit. Dans mon ancien sous-sol s'était installé un invalide. Quant à aller de bureau en bureau pour quémander une chambre, j'en étais moralement incapable.

Peut-être maintenant serait-il opportun que je donne quelques détails sur mon physique, en utilisant à cette fin l'extrait d'une lettre de mon ami Repine au journaliste Fingal. Je vais le faire, non par

désir d'imprimer mon image sur les pages d'un livre, mais par souci de réalisme. « Il est bronzé – écrit Repine – avec sur son visage aux traits réguliers une expression perpétuellement maussade, il a les cheveux coupés court, parle lentement et avec difficulté. » C'est exact, mais cette manière de parler n'est pas consécutive à ma maladie, elle provient de la pénible impression, du reste rarement consciente, que notre monde intérieur intéresse peu de gens. Cependant, en ce qui me concerne, je portais un intense intérêt à l'âme d'autrui et c'est la raison pour laquelle je parlais peu, préférant écouter. Ainsi, en présence d'un groupe de plusieurs individus s'efforçant de se couper la parole à qui mieux mieux pour concentrer l'attention sur leur propre personne, j'avais coutume de rester à l'écart.

Pendant trois semaines, je passai mes nuits chez des connaissances et chez les connaissances de mes connaissances, selon le principe de l'entraide en chaîne. Je dormais sur le sol, sur des divans, sur la plaque du fourneau, dans des caisses vides, sur des chaises rapprochées, et une fois même sur une planche à repasser. J'eus ainsi tout le loisir d'observer une foule de choses passionnantes à la gloire de l'instinct de conservation qui lutte si vaillamment pour la chaleur, la survie des proches et la nourriture. Je vis comment on garnit un poêle avec le buffet, comment on fait bouillir l'eau sur la lampe, comment on grille un morceau de cheval à l'aide d'huile de coco et comment on maraude des poutres de bois dans les ruines. Mais toutes ces choses et beaucoup d'autres, et bien plus nombreuses encore, ont déjà été décrites par des plumes qui déchiquettent les sujets nouveaux en mille lambeaux. Nous ne toucherons pas à ce morceau disputé. Un autre thème m'inspire : l'aventure qui m'est arrivée.